

---

## P R É F A C E.

SI c'est souvent par vanité que l'on parle de foi, il y en auroit quelquefois davantage à n'en rien dire; & l'accueil qu'on a fait à l'*Avis au Peuple* a été tel, qu'on auroit droit de me soupçonner de cet orgueil, le pire de tous, qui reçoit les éloges avec indifférence, parce qu'il se croit au-dessus, si je paroïssois ne pas sentir tout ce qu'il a de flatteur pour moi.

Touché du sort du Peuple malade dans les campagnes de ce pays, où il périt misérablement par la disette des secours utiles, & la multitude des mauvaises directions, mon seul but, en écrivant, étoit de prévenir une partie de ces malheurs.

Je n'avois destiné ce livre, qui parut pour la première fois au mois d'Août 1761, qu'à une petite enceinte de pays, & à un petit nombre de personnes; & je fus très surpris en apprenant, cinq ou six mois après sa publication, qu'il étoit l'un des livres de science qui eût trouvé le plus de lecteurs dans tous les ordres.

Voir ce succès avec indifférence, ce seroit en être indigne; ce n'est point mon cas, & j'ai senti, comme je le devois, ce plaisir d'amour-propre, mais bien légitime pourtant, puisqu'il est la base de l'émulation, qui fait que tout homme est flatté quand il est applaudi. J'en ai éprouvé un bien plus vif, comme ami de l'humanité, en jugeant, par les succès de cet ouvrage, de l'effet qu'on pouvoit s'en promettre: effet qui passe beaucoup mes espérances, & me remplit de cette joie que tout homme honnête éprouve quand il peut en soulager d'autres: enfin, j'ai ressenti, dans toute son étendue, celui que doivent procurer à toute personne qui pense les marques publiques de l'approbation & de la bienveillance de son Prince, en recevant la médaille précieuse que l'*Illustre Chambre de Santé de la République de Berne* me fit remettre, peu de mois après la publication de cet ouvrage, avec une lettre, plus précieuse encore, dans laquelle elle m'assuroit de la *satisfaction extraordinaire* avec laquelle elle l'avoit vu paroître; circonstance que je ne pouvois taire ici sans un excès de vanité & d'ingratitude, & qui a été un motif bien puissant pour m'animer à

P R É F A C E. ix

donner tous mes soins aux nouvelles éditions, dans lesquelles j'ai fait plusieurs changements considérables dont je rendrai compte en peu de mots, après avoir dit quelque chose de celles qui ont paru ailleurs.

La première est celle que HEIDEGGER & Comp. publièrent en allemand à Zurich, au commencement de l'année 1762, peu de mois après la première édition françoise. J'aurois été très flatté de la simple approbation de Mr. HIRZEL, du Conseil Souverain, & premier Médecin du Canton de Zurich, que la supériorité & l'universalité de ses talents, la profondeur de ses connoissances dans la théorie de la médecine, l'étendue & les succès de sa pratique, ont placé dans le petit nombre des hommes rares de nos jours, & qui vient de se concilier l'estime & la reconnoissance de l'Europe, par l'histoire d'un de ses sages (1) : mais je m'attendois peu à l'honneur qu'il m'a fait de traduire l'*Avis au Peuple* dans sa langue ; & quelque sensible que j'y sois, je

---

(1) Le *Socrate rustique*, ouvrage que tout le monde devoit apprendre.

conserve toujours des regrets qu'il ait perdu, à rendre mes idées à ses compatriotes, un temps qu'il eût employé bien plus utilement en nous communiquant les siennes.

Il a enrichi sa traduction d'une très belle préface; qui roule principalement sur les caractères du vrai & du faux Médecin, & dont je me serois fait un plaisir d'orner mes nouvelles éditions, si la façon dont il parle de l'Auteur m'avoit permis de répandre son ouvrage.

Je donnai une seconde édition à la fin de 1762, avec des additions que Mr. HIRZEL traduisit pour la seconde édition de Zurich, qui parut en 1753, & qui depuis lors a été réimprimée sur la dernière de Paris.

La seconde édition étrangère est celle que DIDOT le jeune publia à Paris au Printemps de 1762, & que d'autres Libraires de Paris & de Lyon avoient projetée quand l'obtention du privilège les arrêta. Il me fit demander des additions que je ne pus pas fournir; & ç'a été un avantage pour le Public, puisque cela lui a valu celles qu'un autre Médecin a faites; additions précieuses par la netteté & la précision avec lesquelles elles donnent les caractères & l'essen-

P R É F A C E. xj

tiel du traitement de plusieurs maladies très graves. L'Auteur n'a pas jugé à propos de se faire connoître ; mais quel qu'il soit, je le remercie d'avoir bien voulu joindre son travail au mien, & j'aurois adopté avec plaisir ses additions, si une grande partie des matieres qu'il a ajoutées ne seroit pas absolument de mon plan, puisque je me suis borné aux maladies aiguës, & qu'il a traité de plusieurs maladies de langueur. Il a dédié son édition à Mr. le Marquis de MIRABEAU, & c'est pour moi l'éloge le plus flatteur qu'il pût faire de mon livre.

En 1763, le même Libraire donna une nouvelle édition, faite sur la seconde édition de Laufanne, & à laquelle, outre les additions faites à la premiere par un Médecin anonyme, un autre anonyme de la même Faculté en fit encore quelques-unes, & le Libraire y joignit la traduction de la préface de Mr. HIRZEL. J'ai vu cette même édition réimprimée ou plutôt contrefaite très fautivement sous la date de 1766.

La même année 1763, & même avant que celle de Paris dont je viens de parler eût paru, BRUYSET & B. DUPPLAIN, Libraires à Lyon, en publièrent

une édition copiée aussi sur la seconde de Lausanne, mais enrichie d'excellentes notes, qu'un de mes amis, l'un des plus habiles Médecins de leur ville, voulut bien leur fournir, & de la traduction de la préface de Mr. HIRZEL : c'est la première qui ait paru ; quoique celle qui fut imprimée bien-tôt après à la tête de l'édition de Paris dont je viens de parler, en diffère, ces différences ne paroissent pas prouver bien évidemment qu'on ait consulté l'original pour faire la seconde.

Celle de Lyon fut contrefaite en même temps à Avignon & à Rouen : il s'en est fait une à Genève en 1764, & une ici en 1765 : mais de ces dix éditions françoises, celles de Lausanne de 1761 & 1762 sont les seules auxquelles j'aie touché. Je passe aux éditions, ou plutôt aux autres traductions étrangères.

La première est celle que REINIER ARRENBURG, Libraire à Rotterdam, publia en 1764, & qui est très belle. Mon sort est d'être heureux en traducteurs ; & c'est Mr. BIKKER, Médecin célèbre à Rotterdam, & si connu dans l'étranger par sa belle Dissertation sur *la Nature* (1),

---

(1) *De Natura humana quæ Medicorum est.*  
Leid. 1757.

P R É F A C E. xiiij

dans laquelle le génie & le savoir marchent d'un pas égal, qui a bien voulu donner l'*Avis au Peuple* à sa patrie, & qui l'a enrichi de notes dont le manque de traducteur ne m'a point permis de profiter, mais qu'un illustre ami très bon juge, m'a beaucoup louées, & dont j'ai lu avec grand plaisir un extrait très bien fait dans l'excellent Journal de Leipsick (1). Il y en a une seconde édition de 1765, à laquelle Mr. BIKKER a fait encore quelques nouvelles additions; une troisième de 1767, & on travaille actuellement à une quatrième. Il est aussi l'auteur d'un excellent ouvrage sur les maladies qui sont produites par le lait dans les femmes en couche.

Dans le même temps où Mr. BIKKER introduisoit cet ouvrage en Hollande, un homme dont j'ignore le nom, mais qui avoit bien saisi mon but, le faisoit imprimer, traduit en patois flamand; & Mr. KIRKPATRICK, ce Médecin célèbre, & qui a si bien mérité de l'humanité par son beau Traité de l'Inoculation (2), le naturalisoit en Angleterre, où sa tra-

---

(1) *Commentarii de rebus in hist. natur. &c.* tom. 12. pag. 556.

(2) *The analysis of Inoculation.* Lond. 1754 & 1761.

duction fut imprimée pour la première fois en 1765, & réimprimée à la fin de la même année, sous la date de 1766, avec quelques légers changements, & une défense de la première traduction en forme d'*Appendix* (1). Mr. KIRKPATRICK eut l'attention utile & polie de me consulter sur les passages qui lui paroissent obscurs, ce qui constate l'exactitude de sa traduction qui m'a paru très élégante, & qui est très bien imprimée; il a conservé les notes de l'Editeur de Lyon, & en ajoute lui-même plusieurs autres très intéressantes.

Mr. PELLEGRINI, célèbre Médecin, & Professeur d'Anatomie à Venise, a pris la peine en 1766 d'en faire une traduction italienne, qu'il m'a fait l'honneur de me dédier, & qu'il a enrichie d'un Chapitre sur le Heimveh & d'excellentes notes (2); & l'on trouve dans l'excellent Journal de Mr. ORTESCHI (3) de longs extraits, traduits de la Gazette de Médecine, qui peuvent presque tenir lieu de l'original.

---

(1) *Advice to the People, with regard to their health.* London, 1765.

(2) *Avvertimenti al Popolo sopra la sua salute, &c.* In Venezia, 1766. 8. 2. tom.

(3) *Giornale di Medicina, tom. prim.* Venez.

Un an après, en 1767, il en parut à Genes une autre traduction italienne (1) faite par un homme qui n'est pas Médecin, aussi élégante peut-être que celle de Mr. PELLEGRINI, quoique dans un idiôme un peu différent, mais moins précise & moins exacte. Ce qui en fait le prix c'est la belle préface & les savantes notes dont Mr. GANDINI, célèbre médecin de Genes, connu par le beau Mémoire qu'il a publié sur la réforme de la Médecine (2), l'a enrichie, & qui l'augmenta du double. La Préface roule sur les dangers qui sont la suite des erreurs des Médecins, & renferme les règles générales de la pratique. Les notes, parmi lesquelles il y en a de très longues qui sont de véritables dissertations, ont pour objet différents articles importants de Théorie & de Pratique. Mr. GANDINI témoigne par tout le plus juste mépris pour les Charlatans, & on a lieu de croire qu'il s'en trouve à Genes.

Je dois dire ici un mot d'un petit ouvrage, aussi italien (*Le Médecin de soi-*

---

(1) *Avviso al Popolo intorno alla sanità, &c. In Genova 1767. 8. 3 vol.*

(2) *Memoriale sopra la necessità ed il modo di guarire la Medicina, &c. 8. 1760.*

*même*, ou Almanach pour 1770) (1), dont, à ce que me marque l'Auteur Mr. BICETTI DE BUTTINONI, célèbre Médecin de Trévi: connu depuis plusieurs années par son ouvrage sur l'Inoculation, l'*Avis au Peuple* a fourni l'idée & une partie de la matière, & dans lequel on trouve sous chaque mois la réfutation de quelque préjugé populaire, & d'utiles directions diététiques avec quelques faits intéressants. Il seroit fort à souhaiter que Mr. BICETTI trouvât beaucoup d'imitateurs.

Mr. SCHUZER, Médecin de la Famille Royale de Suede, en a déjà publié, dans sa langue, trois éditions différentes, dont la dernière a été faite sur celle de Paris de 1767; &, ce qui me flatte trop pour que je puisse le taire, il a été engagé à ce travail par S. M. la REINE, Princesse plus grande encore par la supériorité de son génie, l'étendue de ses connoissances, & l'utilité de ses vues, que par le trône qu'elle occupe.

Mr. PAULI, Docteur en Droit à Hambourg, & Auteur d'une Gazette Littéraire dont le plan est très intéressant, en a aussi fait imprimer une nouvelle traduction allemande, qu'une Société cha-

---

(1) *Il Medico di se stesso, Almanacco per l'anno 1770, in Milano.*

ritable & littéraire établie dans cette ville a distribuée gratuitement au Peuple des environs; & j'apprends par une lettre d'un des premiers Seigneurs de Pologne, en date du 22 Janv. 1770, qu'on travaille actuellement à une traduction polonoise.

Après cette histoire des éditions étrangères, je reviens aux changements que j'ai faits moi-même à l'ouvrage depuis la première. Dans la seconde, qui parut en 1762; j'avois fait beaucoup de corrections dans le style, qui tendoient toutes à le simplifier & à rendre le sens plus facile à saisir; & j'avois fait des additions considérables qui étoient de trois espèces différentes, ayant ou étendu la tractation de quelques articles qui me paroissoient un peu trop succincts, ou ajouté de nouveaux articles sur des matières déjà traitées, ou enfin inséré de nouvelles matières. Dans la troisième édition qui fut imprimée à Paris en 1767, chez DIDOT le jeune, & les quatrième & cinquième imprimées chez le même en 1770 & 1772, & qui sont les seules que j'avoue, je ne fis pas des changements considérables dans ce qui avoit déjà paru; mais ce qui la rendit supérieure aux précédentes, ce fut l'addition de deux nouveaux Chapitres, l'un sur l'inoculation, l'autre sur la santé des personnes valétudinaires. Dans celle

qui a paru en 1769, chez le même Libraire, qui est la quatrième que j'ai publiée, il n'y a aucune nouvelle matière : mais en relisant la précédente avec soin, je fis dans plusieurs endroits des corrections & des additions dont quelques-unes sont importantes ; mais il s'y est glissé plusieurs fautes d'impression, c'est ce qui m'a déterminé à revoir celle-ci à laquelle j'ai fait encore quelques corrections & quelques additions.

Je fais que l'on m'a blâmé de ces fréquentes augmentations ; mais il m'est arrivé comme à tous les Auteurs qui n'ayant pas la vanité de croire qu'ils ont donné d'abord un ouvrage parfait, sont empressés à le corriger & à le rendre plus utile toutes les fois qu'on le réimprime. Un très petit nombre de personnes qui ont acheté les premières éditions ont cru que je leur faisois tort en perfectionnant les suivantes. J'avoue que je ne puis pas sentir la légitimité de leur plainte. Il n'y a peut-être pas un Ecrivain qui en relisant son ouvrage quelque temps après l'impression, n'y trouve quelques choses à changer, & souvent à ajouter : les additions sont même un devoir dans les ouvrages de sciences physiques qui s'enrichissent tous les jours par les nouvelles découvertes, & l'Auteur qui ne fait pas à une nouvelle édition tous les

changements qu'il juge utiles, sans sortir de son plan, fait un vol au Public. Ceux qui ont la première édition qui se trouve plus ou moins inférieure aux suivantes, n'ont pas plus lieu de se plaindre de l'Auteur, qu'on ne l'a de tout homme qui écrit sur une matière mieux qu'on ne l'a fait avant lui; & vouloir priver les Ecrivains du droit de se perfectionner, ce seroit mettre les entraves les plus funestes aux progrès des sciences les plus utiles.

L'on a déjà vu quelques Savants qui n'ont écrit que dans un âge assez avancé, & j'en connois qui se sont imposé la loi de ne rien publier avant l'âge de cinquante ans, afin de donner à leurs ouvrages leur dernier degré de perfection, & de n'être point obligés à retoucher les secondes éditions; mais outre que la mort peut les prévenir, & que le Public perd à l'attente, je suis persuadé qu'au bout de quelques années ils jugeront que ces ouvrages, si attentivement revus avant que de paroître, sont cependant encore susceptibles de quelques corrections. Ce n'est qu'après l'impression qu'on profite des remarques du Public & ces remarques sont un des plus grands secours que l'on ait pour donner aux ouvrages toute la perfection dont ils sont susceptibles; peut-être même qu'un

Auteur lui-même juge mieux son ouvrage imprimé que manuscrit ; c'étoit l'idée du célèbre Cardinal du Perron, & je crois l'avoir éprouvé moi-même. Je sens qu'il seroit agréable qu'il ne parût que des ouvrages finis : mais l'exiger, c'est vouloir que les hommes soient infaillibles ; & aussi long-temps qu'ils ne le feront pas, loin de blâmer ceux qui ont le courage de s'occuper constamment à se corriger, on doit leur en tenir compte.

Plusieurs personnes très respectables, dans ce pays ou dans l'étranger, & aux volontés desquelles je ne me suis refusé qu'avec un vrai chagrin, m'avoient demandé des additions qu'il ne m'a pas été possible de faire, puisque toutes avoient pour objet des maladies chroniques, qui sortent absolument de mon plan, auquel j'ai dû me tenir exactement attaché, par plusieurs raisons. La première, c'est que mon but a été de remédier aux abus qui se commettent à la campagne dans le traitement des maladies aiguës, & d'indiquer la vraie manière de traiter ces maladies qui ne permettent pas d'attendre les secours, ou de transporter les malades pour aller se faire examiner dans les villes. Les maladies chroniques sont, il est vrai, sujettes à être mal traitées dans les campagnes ; mais on a le temps

& la facilité de conduire les malades dans les villes, ou de faire venir des secours; d'ailleurs elles y sont bien moins fréquentes que celles dont j'ai parlé, & elles deviendront encore plus rares, dès qu'on traitera mieux les maladies aiguës, dont elles sont presque toujours la suite.

La seconde raison, & seule elle seroit bien suffisante, c'est qu'il est impossible de mettre le traitement des maladies chroniques à la portée de gens qui ne sont pas Médecins. Chaque maladie aiguë dépend le plus souvent d'une seule cause, & le traitement en est simple & uniforme; ainsi les symptômes qui font connoître la maladie font connoître sa cause & son traitement. Mais il en est tout autrement des maladies de langueur; chacune peut dépendre d'un si grand nombre de causes, & c'est la cause qui doit décider le choix des remèdes, que lors même qu'on connoît nettement la maladie, on est très éloigné d'en connoître la cause, & de pouvoir se décider sur le choix des remèdes. C'est cette connoissance des causes qui exige nécessairement des personnes versées dans l'étude & dans l'exercice de toutes les parties de la Médecine, & à laquelle il est impossible que des personnes qui ignorent parviennent jamais. D'ailleurs

leur complication, la variété des symptômes, les différentes périodes de la maladie, la difficulté des doses des remèdes dont l'activité rendroit dangereuses les plus petites erreurs, &c. sont autant de difficultés qui rendent le traitement de ces maladies pénible pour les Médecins même les plus exercés, & impossible pour tous ceux qui ne le sont pas.

La troisième raison, c'est qu'en supposant même qu'on pût rendre ces matières assez simples pour être saisies par tout le monde, elle exigeroient un ouvrage d'une longueur excessive & disproportionné aux facultés de ceux à qui on le destineroit; il y a telle maladie chronique qui seule demanderoit un volume aussi long que celui-ci.

Enfin, en accordant que la chose est nécessaire, & qu'elle est possible, je déclare que je la trouve au-dessus de mes forces, & que je suis bien éloigné d'eux d'avoir le temps nécessaire pour l'exécuter. Je souhaite que d'autres l'entreprennent & réussissent; mais j'espère que les personnes qui me faisoient l'honneur de vouloir m'imposer cette tâche, sentiront la force de mes raisons, & n'imputeront pas à opiniâtreté ou à manque de condescendance, un refus qui naît de la nature même de la chose.

C'est pour leur donner une preuve de ma docilité & de ma déférence à leurs volontés, que je composai, pour l'édition de 1766, le chapitre intitulé, *Avis aux personnes valétudinaires*, qui ne remplit point précisément ce qu'elles exigeoient de moi, mais qui renferme tout ce que j'ai cru pouvoir dire sur les maladies de longueur, sans m'écarter de mon plan, auquel, je le réitere, je dois & je veux me tenir exactement attaché.

Mr. FERMIN, Médecin Hollandois, qui a vécu plusieurs années à Surinam, a eu plus de courage que moi; il a publié, il y a deux ans, un ouvrage qu'il a bien voulu lier en quelque sorte au mien; & à la tête duquel il me donne des éloges que je serois très flatté de mériter, dont le but est de faire, pour les maladies chroniques, ce que j'ai fait pour les maladies aiguës & pour quelques autres (1). La première partie de l'ouvrage est une physiologie: la seconde, intitulée *Instructions importantes au Peuple sur la cure des maladies*, traite

---

(1) *Instructions importantes au Peuple sur l'Economie animale, &c.* par Mr. Phil. FERMIN, Docteur en Médecine, servant de suite à l'*Avis au peuple sur sa santé*, par Mr. TISSOT, in-12. La Haye, 1767.

dans 257 pages de 73 maladies chroni-  
 ques, des tumeurs en général, des lu-  
 xations, des fractures, de maladies des  
 femmes & des maladies des enfants.  
 Mr. FERMIN a donné dans ce petit vo-  
 lume autant de choses utiles qu'il étoit  
 possible ; mais je suis toujours égale-  
 ment convaincu qu'il ne l'est pas de  
 mettre le traitement de ces maladies à  
 la portée de ceux dont la Médecine n'est  
 pas la vocation, ni de renfermer dans  
 aussi peu de pages des traitements qui  
 demandent autant de détails. Qu'il me  
 soit permis d'en citer un seul exemple.  
 Le chapitre 37, qui traite du *Spasme*,  
 maladie des plus graves & des plus fré-  
 quentes, n'a qu'une petite page ; Mr.  
 FERMIN dit que *ce mouvement involon-  
 taire dépend d'une infinité de causes qui se  
 trouvent dans le sang, dans le cerveau,  
 dans les nerfs, & finalement dans les  
 muscles.* Ces causes ne sont point distin-  
 guées ni caractérisées, le traitement qui  
 convient à chaque n'est point assigné, &  
 tout le traitement se réduit à une potion  
 qu'on doit commencer sur la fin de l'ac-  
 cès, *pour en prendre une cuillerée à toutes  
 les heures jusqu'au parfait rétablissement.*  
 Mr. F..... est trop éclairé pour ignorer  
 que dans le plus grand nombre des cas  
 cette potion sera inutile, & que dans

quelques-uns elle irritera ; mais il n'a pas pu éviter les écueils inévitablement attachés à son entreprise.

J'ai appris que les citations avoient embarrassé quelques personnes ; il étoit difficile de le prévoir, mais il est aisé d'y remédier pour l'avenir. Il n'y a dans cet ouvrage que deux espèces de citations, les unes pour indiquer les remèdes, les autres pour rapporter quelque passage du livre même qui sert d'éclaircissement à l'endroit où on le cite ; les unes & les autres étoient inévitables. La première est désignée ainsi, N°. avec le nombre, comme, 1, 2, &c. elle marque que le remède que j'indique est décrit dans la *Table des remèdes* au numéro marqué : ainsi quand on lit, §. 3, page 33, *l'infusion tiède* N°. 1 ; & §. 4, page 34, *la tisane* N°. 2, ou *les laits d'amandes* N°. 4 ; cela signifie qu'on trouvera ces remèdes dans la table aux N°. 1, 2, 4 ; & cette table est à la fin de l'ouvrage, page 335 du tome second.

Si je n'avois pas pris le parti de former cette table, & qu'au lieu d'indiquer les remèdes par leur N°. j'en eusse donné la description toutes les fois que j'en conseille l'usage, j'aurois doublé ce volume, & la lecture en auroit été insupportable.

Les citations de la seconde espece font fort simples, & l'on voit que tout l'Ouvrage est divisé par paragraphes, désignés par cette marque §; & pour ne pas le grossir par des répétitions inutiles, quand dans un endroit j'ai dû rappeler ce qui étoit déjà ailleurs, au lieu de le redire tout au long, je n'ai fait qu'indiquer le paragraphe où cela se trouvoit: ainsi lorsqu'on lit, §. 50, page 79, *Quand la maladie est telle qu'elle est décrite §. 46*, cela signifie que pour ne pas répéter la description que j'ai déjà faite, je renvoye à aller la chercher dans le §. 46 que je cite.

L'usage de ces citations n'est rien moins que nouveau; il est extrêmement commode & aisé; mais n'y eût-il qu'un Lecteur qui dût en être embarrassé, je n'ai pas cru devoir omettre cet éclaircissement: je ne puis espérer d'être utile, qu'autant que je serai clair, & l'on sent que l'envie d'être utile est le seul motif de cet Ouvrage. Et j'ose croire que je n'ai pas entièrement manqué mon but: l'approbation que de très grands Médecins ont donnée au plan & à l'exécution, les éloges des meilleurs Journalistes, plus de trente éditions (1), les

---

(1) J'en connois 31, quatorze françoises en

remerciements de beaucoup de gens qui croient m'avoir obligation, sont autant de témoignages qui me permettent de penser qu'en composant cet Ouvrage, j'employai utilement mon temps. Ceux qui craignent, ou veulent craindre, ou aiment à craindre qu'il n'ait des inconvénients, se trompent. Il seroit à souhaiter, disent-ils, que l'on n'eût jamais écrit sur la Médecine en langue vulgaire, & que la Médecine fût restée entre les mains des Médecins. Mais ils n'ont pas senti que la première partie de ce souhait est impossible, & que ce ne sont pas les livres de Médecine qui ont mis cette science entre les mains des femmes & des Charlatans. En quelle langue vouloient-ils donc qu'écrivissent les Médecins Grecs qui ont écrit les premiers & le mieux de tous? & croient-ils que ce soit dans les ouvrages des grands Médecins François & Anglois qui ont écrit dans leur langues, que les Charlatans de ces deux nations puissent leurs raisonnemens insensés & leurs recettes dangereuses?

Il seroit à souhaiter, sans doute, que la Médecine ne fût exercée que par les

---

comptant celle-ci, & dix-sept des traductions étrangères, Je sais qu'il y en a plusieurs autres.

## xxviiij    P R É F A C E.

Médecins; mais la chose est malheureu-  
 sement autrement : & aussi long-temps  
 qu'on n'aura pas trouvé le moyen dy  
 remédier, l'on doit s'occuper, en atten-  
 dant que la source du mal soit tarie,  
 d'en diminuer les effets autant qu'il sera  
 possible. Quand je composai l'*Avis au  
 Peuple*, je crus qu'il seroit propre à  
 remplir en partie ce but louable : rien  
 n'a dû jusqu'à présent m'engager à chan-  
 ger d'idée; & en publiant cette nouvelle  
 édition, dans laquelle j'ai profité de  
 quelques remarques des différents Edi-  
 teurs, je ne crains point de publier un  
 ouvrage dangereux. J'ai eu la satisfac-  
 tion de voir que des personnes charita-  
 bles & intelligentes s'en sont servies avec  
 un succès marqué, même dans des ma-  
 ladies très-graves; & je serai au com-  
 ble de mes vœux, si je continue à ap-  
 prendre qu'il contribue à adoucir les  
 maux & à prolonger les jours de mes  
 semblables.

*A Lausanne, le 30 Décembre 1769.*

INTRODUCTION.